

Daniel Grou [Podz]

« Je tenais à ce que la musique viennoise rassemble ces quatre histoires dans un même mouvement. »

Sami Gnaba

Number 289, March–April 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gnaba, S. (2014). Daniel Grou [Podz] : « Je tenais à ce que la musique viennoise rassemble ces quatre histoires dans un même mouvement. ». *Séquences*, (289), 41–41.

Daniel Grou [Podz]

« JE TENAIS À CE QUE LA MUSIQUE VIENNE RASSEMBLER CES QUATRE HISTOIRES DANS UN MÊME MOUVEMENT. »

Pour son quatrième film, *Miraculum*, Daniel Grou (Podz) nous plonge dans le récit choral de diverses existences ordinaires dont le destin sera transformé par un accident d'avion tragique... De loin, son œuvre la plus ambitieuse à ce jour.

Propos recueillis par Sami Gnaba

Il y a une certaine rupture qui se dessine dans *Miraculum* par rapport à vos films précédents. Il y a certes le récit choral, mais aussi on observe que votre mise en scène est moins voyante. Elle vire vers un certain classicisme même. Aussi, la musique prend plus d'importance qu'avant.

La mise en scène est plus terre à terre, intentionnellement. Je savais que la structure allait être plus éclatée. On a déjà deux temporalités qui viennent se rejoindre dans la conclusion du film ; on suit une histoire dans le présent et trois dans le passé. Et toutes ces trames devaient se nouer de manière cohérente. Devant la structure plus complexe du scénario, je devais donc adopter une mise en scène plus simple... Pour ce projet-là, je voulais réprimer mon éclatement naturel (rires) et me concentrer plus sur les visages, les regards des personnages. D'ailleurs, dans ce film, il y a beaucoup plus de gros plans qu'à mon habitude. Aussi, je voulais qu'il y ait beaucoup plus de musique. Je tenais à ce que la musique vienne rassembler ces quatre histoires dans un même mouvement, dans une même tonalité... Je cherchais à créer un *mood* éthéré au film.

Elle me fait beaucoup penser à la musique du groupe *Explosions in the Sky*, qui est utilisée de manière similaire à la vôtre dans *Prince Avalanche* de David Gordon Green.

À un certain moment, j'avais considéré de prendre leur musique. Elle avait ce genre de portée ample que je recherchais pour *Miraculum*. Je voulais que la musique arrive à mettre l'emphase sur les choix que font les personnages. Il y a la scène d'arrestation dans l'hôtel, par exemple. Pendant longtemps, au montage, je l'avais conservée avec une grosse *tone* rock. Et, à la dernière minute, je l'ai supprimée parce qu'elle n'était pas utile ; elle ne servait pas le film. Je ne voulais pas que la musique prenne trop de place ou qu'elle souligne trop l'émotion. Je tenais à ce qu'elle communique quelque chose qu'on ne voit pas à l'écran, qu'elle offre une autre lecture des images. C'est ça qu'il faut qu'elle fasse dans un film... J'ai angoissé sur la musique jusqu'à la toute fin. Le processus a été très long.



Scène de tournage

Qu'est ce qui vous a attiré dans le projet de Gabriel Sabourin ?

Je pense qu'en gros, mon travail se base sur des questions assez existentielles. Et ce film met ces questions vraiment de l'avant : pourquoi on est ici, pour s'aimer ? Qu'est ce qui peut nous mener au bonheur ? Est-ce que c'est l'amour, la foi en Dieu, la foi en soi-même, l'argent ? Ces sont ces questions que je pose dans ce film-là. Je sais que ça peut paraître pompeux, mais c'est ça... J'ai l'impression que, de tous les films que j'ai réalisés jusqu'à maintenant, *Miraculum* est celui qui

fait le pont entre deux périodes de ma carrière. J'en suis très fier. Je le vois comme un film de transition.

Le film repose beaucoup sur les intérieurs. Le casino se révèle aussi très métaphorique de ces vies perdues qui essaient de regagner un équilibre.

Il y a une *cut* qui fait allusion spécifiquement à ça. C'est Marilyn (Castonguay) qui dit « écoute, ç'a rien à voir avec la chance », puis on coupe avec un plan du casino. En effet, c'est très intérieur aussi comme film ; on vit dans la tête des personnages avec leurs angoisses, leurs solitudes.

Entre le cinéma et la télévision, dans lequel vous sentez-vous le plus libre ?

J'ai remarqué que je me donnais plus de liberté en télévision. Rétrospectivement, j'ai pu observer que, dans mon travail en cinéma, je me retenais plus ; je me donnais moins de liberté. Ce que j'espère prochainement, c'est de me révéler plus au cinéma, me mettre à nu. Souvent, on me demandait pourquoi je traitais de sujets *dark* de même et je répondais « parce que je peux le faire, je comprends ça ». C'est quelque chose qui me touche. Je m'interroge sur les gens, leur mal d'être. Je ne sais pas pourquoi les gens se font mal comme ça. J'ai envie d'aller là-dedans, de comprendre. Ce sont ces préoccupations que j'ai dans ma tête et que j'ai envie de traiter plus.